

Le mal extrême, arcanum imperii, arcanum humanii

Barbara De Rosa

*Le sentiment de notre existence
dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous :
aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience
de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme.*
Primo Levi¹

L'exercice du pouvoir absolu est sans conteste une tendance et une tentation consubstantielle à l'humain, objet de terreur et de désir, et chiffre de ses dérives les plus catastrophiques. Dans le totalitarisme nazi et dans ses créations, les camps de concentration, s'incarne la passion pour la domination de l'autre dans sa forme la plus élevée, au point que reconnaître en cela le prototype de l'emprise apparaît si indiscutable qu'il est de la plus grande banalité de l'énoncer.

Mais, peut-être, serait-il moins banal de dénicher la dimension de l'emprise dans son lieu d'origine dans la relation avec le propre de l'homme, l'impuissance des débuts, le manque-à-être, ce trait qui plus qu'aucun autre laisse une trace permanente sur le développement psychique. Expérience archaïque et, dans ses dérives pathogènes, mise en acte réactivement et compulsivement, cette dimension semble l'instrument premier de l'emprise et le parcours obligé pour ad-venir à l'humain, dans ses déclinaisons singulières et collectives. C'est le fil que nous proposons de suivre.

«L'emprise ne prend son plein sens que dans le champ de l'intersubjectivité (..) à savoir en tant que *relation d'emprise*»². C'est dans cette perspective que nous l'observerons. Dorey distingue trois composantes de cette dimension, qui concourent notablement à décrire dans les détails le totalitarisme nazi, qu'il faut entendre comme un «degré condensé d'une condition qui est général dans le monde»³, une potentialité toujours active dans l'humain et son arcane le plus profond.

La première composante correspond au *Bemächtigung* freudien et désigne l'acte de prendre possession, c'est-à-dire, dans le langage juridique, la confiscation, l'expropriation: «appropriation par dépossession de l'autre» (Dorey, *ib.*, 117), qui porte atteinte à la vie privée et à la liberté personnelles. Rien de plus adéquat pour décrire le processus de *destruction des juifs d'Europe*⁴, réalisé selon des étapes bien identifiables – définition, expropriation, concentration – et étroitement interdépendantes: aucune concentrations n'aurait été possibles sans expropriation, aucune expropriation sans définition, ou plus exactement sans l'élimination préliminaire et minutieuse de toute trace de similitudes entre semblables, une *conditio sine qua non* pour toute dominations, toute cruautés⁵. En imposant de *prouver* sa propre aryanité à travers une myriade de documents, l'étape de la définition tendait à circonscrire la cible qu'à ce moment-là on pouvait frapper à volonté. Seule une méticuleuse délimitation entre arien et non arien, entre les hommes dans le monde ou hors du monde, qui élevait un mur entre ceux qui jouissant de droits et ceux qui en étaient privés, seule la

¹ P. Levi (1947), *Si c'est un homme*, éditions Pocket, p. 185.

² R. Dorey (1981), *La relation d'emprise*, in "Nouvelle Revue de Psychanalyse", 24, p. 117.

³ cit. in F. Camon (1987), *Autoritratto di Primo Levi*, Edizioni Nord-Est, Garzanti, Padova, p. 27.

⁴ R. Hilberg (1985), *La distruzione degli ebrei d'Europa*, Einaudi, Torino, 1995.

⁵ Je me réfère au travail de P. Fédida (2007), *Humain/déshumain*, PUF, Paris.

dénaturalisation d'une partie de sa population donna à l'Allemagne nazi les bases juridiques et morales pour procéder à la seconde phase, l'expropriation, qui constitue l'une des manifestations de l'*emprise*. Ainsi, à travers un lent et inexorable crescendo de spoliations, une communauté jusque-là florissante fut réduite «à un troupeau affamé, contraint au plus dur labeur et devant mendier le soir un maigre repas» (Hilberg, cit., 149). Et cela bien avant les déportations et les camps de concentrations, quand la spoliation ne laissa pas même les cheveux, même pas les dents aux cadavres.

L'expropriation poussée à ces extrêmes présuppose de s'être donnée le droit d'exercer sur l'autre un pouvoir absolu, une souveraineté aussi archaïque qu'omnipotente, un trait qui nous met en relation avec la seconde dimension esquissée par Dorey: la domination, c'est-à-dire le sens le plus commun du mot *emprise* qui, «sous l'influence du mot empire (..), fait référence à l'exercice d'un pouvoir suprême, dominateur, voire tyrannique par lequel l'autre se sent subjugué, contrôlé, manipulé, en tout état de cause maintenu dans un état de soumission et de dépendance plus ou moins avancé» (cit., 118). Ainsi, le prototype d'une telle *saisie*, dans laquelle – si tout va bien – l'on n'est pas *contraints*, mais *on est* sans aucun doute dans un état de dépendance absolue, ne peut être que la relation primaire, asymétrique par antonomase, à travers laquelle nous ad-venons à l'humain. C'est ce que propose Dorey: «ne faut-il pas voir dans les soins maternel et la séduction qu'ils comportent, le prototype de toute relation d'emprise (..)?» (ivi, 123). Certes, c'est une relation dans laquelle, si tout se passe suffisamment bien, le dominant, détenteur de l'emprise, a l'intention entière et les outils pour diminuer la *saisi* de son objet, en le libérant progressivement; mais ses caractéristiques en font l'expérience la plus lourde de conséquences pour le développement psychique du sujet. L'expérience de l'infans dans l'état de détresse, et par là même à la merci de son *Nebenmensch*, laisse une trace, une empreinte dans nos fantasmes, engendrant des formes de défense plus ou moins virulente pour se protéger de sa potentielle réactivation. Nous atteignons ainsi la troisième composante de la relation d'*emprise*, résultant de la somme des deux premières: «Celui qui exerce son emprise grave son *empreinte* sur l'autre (..) il en résulte l'inscription d'une trace, l'impression d'un marque» (ivi, 118). Stigmate indélébile que l'homme inflige à l'homme, un trait qui convoque la réalité perturbante des suicides de survivants à l'expérience concentrationnaire et de la transmission du trauma à travers les générations; réalités qui imposent de faire les comptes avec l'irréversible, une confrontation éthiquement inévitable, qu'il n'y a pas lieu de discuter ici.

Emprise, entreprise, empire, empreinte, quatre lemmes apparentés ou rapprochés par des croisements sémantiques qui mettent en évidence une dimension relationnelle dont les pôles sont la relation primaire et l'*emprise* totalitaire, une *entreprise* qui, exerçant un *empire* sur l'autre en état de détresse ou réduit à cet état, laisse une *empreinte* définitive, de laquelle le numéro tatoué sur le bras n'est que l'épiphénomène ultime. Naturellement, la différence létale avec le pôle d'origine c'est que le théâtre totalitaire met en scène *un infans sans Nebenmensch*. Améry écrit: «Dans presque toutes les situations de la vie la blessure physique va de pair avec l'attente d'une aide extérieure: la première est compensée par la seconde (..). Finalement le viol physique par l'autre se mue en acte d'anéantissement existentiel dès lors qu'il n'y a plus d'aide à espérer»⁶.

Le *Nebenmensch*, dominant sans secourir, se transforme en son horrible antonyme.

⁶ J. Améry (1977), *Par de-là le crime et le châtement*, Babel, Actes Sud, 1995, p. 73.

Dans ce sens le mal extrême semble une figure de la domination qui reproduit le rapport asymétrique entre l'infans et une mère archaïque, omnipotente et terrifiante: «Imago d'une mère mortifère, elle régenté la vie de son et ses sujets dont l'obéissance souveraine est le seul code d'existence»⁷; et, si l'on rappelle l'obéissance d'un cadavre brandie par Eichmann, cela ne concerne pas seulement les victimes, mais aussi les rangs entiers des subordonnés.

Le totalitarisme exprime l'archaïcité phantasmatique de cette domination, telle qu'elle est possible seulement dans la rencontre entre détresse absolue et absolue omnipotence: «la visée ultime des gouvernements totalitaires est (..) la tentative de dominer l'homme. Les camps de concentration sont des laboratoires pour expérimenter la domination absolue»⁸. Dans les mots de Agamben, ils sont le lieu où l'état d'exception a trouvé une localisation, c'est-à-dire le *primum movens* de la dimension politique qui a ses racines dans l'*arcanum imperii*, le pouvoir souverain qui engendre les institutions en décrétant le caractère sacré de la vie: «l'assujettissement de la vie à un pouvoir de mort, son exposition irrémédiable dans la relation d'abandon»⁹. L'ad-vent à la communauté humaine, dans sa forme élargie de la société ou celle nucléaire de la famille, passe à travers la route étroite de l'assujettissement passif à un pouvoir souverain, à une violence originaire, et Piera Aulagnier nous a appris combien cela est vrai aussi sur le plan individuel. Soit qu'il s'agisse du pouvoir souverain qui fonde le droit, soit de la *patria potestas* de la Rome ancienne, leur prestation originaire est la production de la vie nue, l'exercice d'un pouvoir aporétique et *Unheimlich* dans la mesure où il crée le droit en se tenant au dehors de lui: «on dira souveraine la sphère dans laquelle on peut tuer sans commettre d'homicide (..) et sacrée, c'est-à-dire exposée au meurtre et insacrifiable, la vie qui a été capturée dans cette sphère (..) le souverain étant celui par rapport à qui tous les hommes sont potentiellement *homines sacri*, et l'*homo sacer* celui par rapport à qui tous les hommes agissent en tant que souverain» (*ivi*, 93-4). Le totalitarisme transforme une communauté d'hommes et de citoyens dans un troupeau affamé d'*homines sacri*.

Ainsi, on rend «sa sinistre signification originaire à l'épithète hagiographique de *père de la patrie* réservée de tout temps aux chefs investis du pouvoir souverain» (*ivi*, 98). Nathalie Zaltzman¹⁰ a souligné que l'affinité entre l'ancien pouvoir du souverain, celui du *pater familias* et celui du chef totalitaire convoque immédiatement la figure du père archaïque par excellence, l'Urvater. Toutefois l'omnipuissance d'un pouvoir est toujours relative à l'état de prostration où se trouve celui qui le subit: c'est le degré d'impossibilité à y réagir qui rend tel ce pouvoir, la mesure de la détresse dans laquelle le sujet qui doit y faire face se trouve ou y est cantonné. Et, donc, aussi illimité que soit le pouvoir d'un père qui exerce la *vitae necisque potestas* sur ses enfants, aussi asymétrique soit ce rapport, la possibilité même de ces derniers de se rebeller – à travers le parricide du mythe originel, symboliquement réitéré dans l'ontogenèse et essentiel pour la naissance du sujet et de la civilisation -, cette possibilité établit la différence avec le caractère absolu d'un pouvoir qui s'exerce sur un sujet en état total de détresse. À ce point, je me demande si également ici – comme Freud disait dans sa difficulté à comprendre le continent noir de la féminité – derrière le père ne se cache pas la mère, celle des débuts.

⁷ P. Bessoles (2011), *Emprise criminelle familiale*, in "Topique", 4, n. 117, p. 53. Voir aussi B. Bettelheim (1952), *La forza d'attrazione del totalitarismo*, in *Sopravvivere*, SE, Milano, 2005.

⁸ H. Arendt (1950), *Le tecniche delle scienze sociali e lo studio dei campi di concentramento*, in *Antologia*, Feltrinelli, Milano, 2006, p. 68.

⁹ G. Agamben (1995), *Homo sacer*, 1997, p. 93.

¹⁰ N. Zaltzman (1999), *Homo sacer, homme tuable*, in N. Zaltzman (sous la direction de) *La résistance de l'humain*, PUF, Paris.

Le chef totalitaire ne serait-il pas plutôt la reviviscence de l'Urmütter?

Il semble possible d'insérer dans cette ligne de réflexion, une série de contributions psychanalytiques qui comprennent la relation d'*emprise* comme une formation défensive contre la résurgence de l'impuissance éprouvée dans la relation d'emprise prototypique, défense qui vise à l'effacement de l'altérité *tout court* dans la mesure où elle est, pour sa propre essence, le signe révélateur de son propre manque. Dans ce sens Dorey soutient que sa «visée ultime est l'autre comme être de désir» (cit., 130). Dimension fondamentale de la vie intersubjective, comme déjà Lagache¹¹ l'avait souligné, qui dans une mesure variable est présente dans chaque relation et, certainement, dans toutes les modalités d'exercice du pouvoir, la passion d'emprise «témoigne ainsi de ce qui subsiste, inaltérable, en chacun de nous, comme part de la relation archaïque (..) qui à tout moment est en mesure de resurgir, lorsque le sujet se sent menacé par une expérience évocatrice de l'état de détresse originaire» (ivi, 139). C'est ce que Bonnet définit l'archaïque, le socle de la structuration psychique enfoncé dans le refoulement, mais qui est toujours susceptible de resurgir, engendrant un effet de terreur qui ressemble à la crainte de l'effondrement, car il s'agit d'une crainte pour quelque chose qui a déjà été éprouvé¹².

La défense dont l'emprise est l'instrument implique un processus de réification de l'autre qui le rend méconnaissable comme semblable: «Chosifier (..) l'autre permet de se dédouaner de la dimension humanisante de l'altérité»¹³. Dans les termes de Green, il s'agit d'un désinvestissement qui est expression de la fonction *désobjectalisante* au service de la pulsion de mort¹⁴. Qu'elle se décline comme relation perverse ou comme relation anale, dans la passion d'emprise l'homogénéisation totalitaire de l'autre permet «de fonder sa propre autonomie sur le pouvoir de *faire dépendre l'objet* de soi-même d'une manière absolue»¹⁵. À travers un «*déni d'extériorité* (..) l'emprise perverse abolit les différences pour les remplacer par une différence de pouvoir, remplace l'épreuve de réalité par l'épreuve de force»¹⁶. Et nous savons par les témoins combien, par contre, l'ancrage dans la différence devient *la route forcée* pour la résistance: «Les SS qui nous confondent ne peuvent pas nous amener à nous confondre. Ils ne peuvent pas nous empêcher de choisir. Ici au contraire la nécessité de choisir est démesurément accrue et constante. Plus on se transforme, plus on s'éloigne de là-bas, plus le SS nous croit réduits à une indistinction (..) plus notre communauté contient en fait de distinctions, et plus ces distinctions sont strictes. L'homme des camps n'est pas l'abolition de ces différences. Il est au contraire leur réalisation effective»¹⁷.

Seul la réification de l'autre peut ouvrir grand la porte à chaque forme d'anéantissement, imaginable et inimaginable. Mais l'anéantissement de l'altérité est anéantissement de la similitude car, comme le poète disait, *je est un autre*. Nous devenons et restons humains seulement dans «la nécessaire et insoluble contradiction (..) d'être à la fois même et autre; d'être semblable à autrui "parce que" autre»¹⁸. Tant qu'il est possible de se refléter dans les yeux de l'autre, celui-là ne peut

¹¹ D. Lagache (1962), *Pouvoir et personne*, in "Nouvelle Revue de Psychanalyse", (1973), *Pouvoirs*, n. 8, pp. 75-82.

¹² M. Bonnet (2002), *Les victoires de l'archaïque*, in "Topique", 4, n. 81, pp. 37-53.

¹³ P. Bessoles (2011), *Figure de l'emprise, propagande et fanatisme*, in "Topique", 1, n. 114, p. 147.

¹⁴ A. Green (2000), *La mort dans la vie*, in J. Guillaumin (sous la direction de), *L'invention de la pulsion de mort*, Dunod, Paris.

¹⁵ B. Grunberger (1971), *Il narcisismo*, Laterza, Bari, p. 138.

¹⁶ P. Denis (1992), *Emprise et théorie des pulsions*, in "Revue française de psychanalyse", *De l'emprise à la perversion*, Tome LVI, numéro spécial Congrès, p. 1362-3.

¹⁷ R. Antelme (1947). *L'espèce humaine*. Éditions Robert Marin, Paris, p. 127-8.

¹⁸ Scarfone, D. (2007), *Seul ce qui est humain peut nous être étranger*, in P. Fédida, cit., p. 220.

pas devenir notre victime, la similitude entrave la cruauté. C'est pour cela qu'on réduisait les prisonniers des camps à un fatras de peau et os, «pour conditionner ceux qui devaient exécuter ces ordres [les bourreaux]. Pour qu'il leur devienne possible de faire ce qu'ils ont fait»¹⁹.

À ce point seulement peut surgir l'indifférence qui, dans l'idée de Cupa, est le fruit d'une régression à un moment qui précède l'entrée en scène de la haine, de la rencontre avec l'autre et de la naissance même du sujet. Dans une relation d'interdépendance inéludable et inéliminable, «celui qui déshumanise se déshumanisant afin de déshumaniser»²⁰, et même sur ce point le récit du témoin est d'une lucidité psychologique déchirante: «On a beau foutre des coups de pied dans le ventre des malades, ou les tuer (..) il y a entre eux et nous une relation que rien ne peut détruire. Ils savent ce qu'ils font, ils savent ce qu'on fait de nous. Ils le savent comme s'ils étaient nous. Ils le sont. Vous êtes nous-mêmes!» (ivi, 351).

L'emprise dans sa version totalitaire s'exerce sur les hommes et sur les choses, sur le temps et l'espace, sur la langue et la pensée, sur toutes les déclinaisons de la différence, c'est-à-dire de l'humain. Il s'agit de ce que Gillibert a défini *folie d'emprise*²¹ et Chasseguet-Smirgel *hybris*, où le triomphe de l'indifférencié se charge du significat originnaire que lui confère l'épopée grecque: le péché suprême qui est puni par la némésis suprême, celui de l'homme qui s'arroge le pouvoir de se substituer à Dieu. Finalement, Goebbels ne prétendait-il pas que l'objectif de la politique nazie était *l'art de rendre possible ce qui semble impossible?* Hybris par excellence.

C'est justement dans le travail de Chasseguet-Smirgel qu'est tracé le plus résolument le rapport entre emprise, Hilflosigkeit et défense par l'imaginaire maternelle archaïque: le héros sadien, mû par «le désir d'atteindre l'impossible afin d'effacer la blessure narcissique infantile», s'identifie avec «une image maternelle terrible (..) pour lutter contre Dieu (le père) et sa loi (mais aussi pour exprimer sa haine de sa mère (..))»²².

Ainsi, on va au-delà. Le chef totalitaire ne vise pas simplement à la *vitae necisque potestas*, mais il devient promoteur d'une nouvelle Genèse, comme le projet nazi *Lebensborn* avait promis et les camps de concentration ont réalisé.

Dans le laboratoire expérimental d'Auschwitz on travaille infatigablement sur le corps humain. Dans la folie de hybris qui y sévit, le biopouvoir impose un nouveau paradigme, en visant à un seuil d'indistinction entre humain et non humain: le musulman. Rappelons-nous la description de Levi: «hommes en voie de désintégration (..) la tête baissée et les épaules courbées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée (..). On hésite à les appeler des vivants: on hésite à appeler mort une mort qu'ils ne craignent pas parce qu'ils sont trop épuisés pour la comprendre» (cit., 115 et 117). C'est «le scandale spécifique d'Auschwitz», écrit Agamben «(..) la mort dans les camps n'est plus la mort, mais quelque chose d'infiniment plus scandaleux. À Auschwitz, on ne meurt pas, on produit des cadavres. Des cadavres sans mort». Le musulman est «le non-homme qui se présente obstinément comme homme, et l'humain qu'il est impossible de distinguer de l'inhumain». Mais la création de ce lieu *Unheimlich* où habite le musulman a un significat politique,

¹⁹ commandant de Sobibor et de Treblinka, in G. Sereny (1974), *In quelle ténacité*, Adelphi, Milano, 1975, p. 135.

²⁰ D. Cupa (2012), *L'indifférence: l'«au-de-là» de la haine*, in "Revue française de psychanalyse", 4, 76, p. 1034.

²¹ J. Gillibert (1982), *De l'objet pulsionnel de la pulsion d'emprise*, in "Revue française de psychanalyse", 6, Tome XLVI, pp. 1211-1243.

²² J. Chasseguet-Smirgel (2002), *Les archanges d'Attila*, in "Revue française de psychanalyse", 4, 66, p. 1067 et J. Chasseguet-Smirgel (1984), *Éthique et esthétique de la perversion*, Champ Vallon, Seyssel, p. 227.

elle n'exprime pas seulement l'efficacité de ce pouvoir, mais «il en expose le secret, l'*arcanum*»²³, avec un effet d'intestimoniabilité qui a créé l'aporie sur laquelle Levi s'est beaucoup appuyé: «Je le répète, nous ne sommes pas nous les survivants les vrais témoins (..) nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, à l'habileté, ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenu pour raconter, ou sont revenus muets; mais ces sont eux, les *musulmans*, les engloutis, les témoins intégraux»²⁴.

Le musulman incarne le caractère sacré du lieu où nous venons et dans lequel nous pouvons être cantonnés, «une espèce de substance biopolitique absolue (..) l'arche indévoilable du biopouvoir. Indévoilable parce que vide, parce qu'il n'est que le *volkloser Raum*» auquel Hitler, dans son hybris, prétendait, «l'espace vide de peuple au centre des camps, lequel, séparant toute vie d'elle-même, marque le passage du citoyen au *Staatsangehorige* d'ascendance non-aryen, du non-aryen au juif, du juif au déporté, et finalement du juif déporté par-delà lui-même au musulman, c'est-à-dire à une vie nue inassnable, intémoinable» (Agamben, cit., 170).

Pour conclure, je me demande si une telle réflexion ne pouvait être un valeur ajoutée à l'impératif étique que le travail de Nathalie Zaltzman a si fortement souligné: reconnaître le mal comme *intimement* part de moi-même, de nous, seule route pour un *Kulturarbeit* non pas illusoire. Reconnaître la portée que la détresse, subie et itérativement controversée, assume dans la qualification de ce mal. Reconnaître l'emprise, empreinte indélébile qui nous structure, comme une sorte de principe karstique qui sous-tend plusieurs niveaux et formes de relations, comme une potentialité nucléique qui peut se développer jusqu'au mal extrême. Reconnaître la vie nue, l'être *jeté* en détresse, à la merci, comme l'*arcanum* du devenir homme et le rejeter en détresse, à la merci, comme l'*arcanum* du pouvoir absolu, comme j'ai tenté de synthétiser dans le titre donné à ce travail, palindrome et un peu tautologique.

²³ G. Agamben (1998), *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages poche, p. 77, 88, 169.

²⁴ P. Levi (1986), *Les naufragées et les rescapés: quarante ans après Auschwitz*, Gallimard, p. 82-3.